

**La manifestation des Softas, à Constantinople.**—Depuis le 8 du mois de mai, la population chrétienne de Constantinople était en émoi. Une grande agitation régnait dans tous les esprits, un sentiment de crainte s'était emparé des habitants de Péra. De nombreux achats d'armes se faisaient à Stamboul, et les armuriers de Péra ne pouvaient suffire aux nombreux acheteurs, presque tous Turcs, qui se pressaient dans leurs magasins. Révolution, massacre des chrétiens, voilà le bruit qui courait. Damas et Djeldah étaient encore présents au souvenir des chrétiens, qui avaient pris les mesures nécessaires pour supporter et même repousser toute attaque soit contre Péra, soit contre Galata.

Maintenant, il devient évident que le mouvement qui s'était manifesté récemment parmi la classe instruite des musulmans de Constantinople était un mouvement purement pacifique, ayant un caractère exclusivement politique et non fanatique. Les convictions politiques de cette classe nombreuse et influente n'étaient pas en harmonie avec la conduite de Mahmoud-Nédim-Pacha, et ces musulmans pensaient en même temps que leur classe était insuffisamment représentée dans le cabinet par l'ex-Scheikh-UI-Islam. Des meetings nombreux de "softas"—étudiants des classes supérieures de théologie et de loi—furent, par conséquent, tenus, durant les premiers jours de mai, dans diverses mosquées, et là, la situation politique et financière du pays fut discutée avec une grande modération et avec une appréciation complète et rationnelle des embarras qui l'entourent, à l'intérieur tout aussi bien qu'à l'étranger. Après quelques réunions moins nombreuses, un grand meeting fut tenu, le mercredi soir 10 mai, dans la mosquée du Sultan Mehemet. Il y fut décidé qu'on demanderait à S. M. le sultan le changement du ministère, c'est-à-dire l'éloignement de Mahmoud-Pacha et du Scheikh-UI-Islam. Une pétition fut remise au sultan à ce sujet. Dans un autre meeting, tenu dans la mosquée Suleimanié, les softas prirent la décision d'appuyer leur demande par d'autres bien plus accentuées. Ils se portèrent donc, jeudi 11, au nombre de cinq à six mille, à la Sublime-Porte, exigeant l'éloignement de Mahmoud-Pacha et du Scheikh-UI-Islam. En ce moment, un aide de camp du palais vint retirer les sceaux de l'Etat des mains de Mahmoud. Les softas demandèrent alors, outre le changement de cabinet, l'adoption d'un programme accordant avant tout une constitution et une Chambre représentative. Il fut en outre décidé que deux députations se rendraient, l'une au patriarcat grec et l'autre au patriarcat arménien, pour y exposer l'assurance que, en aucun cas, les chrétiens ne courraient aucun danger et que les musulmans seraient heureux de voir les chrétiens prendre part, comme des frères, à toute manifestation qui pourrait avoir lieu encore, de façon à compléter la représentation de la famille ottomane dans l'expression de la volonté nationale.

Vendredi, vers midi, trois bataillons d'infanterie arrivèrent à Sirkedji-Iskelessi en grande tenue, et musique en tête. C'était par là que devait passer le nouveau grand-vizir. De bonne heure, la grande rue Divan-Yolou et les rues avoisinantes étaient remplies de monde et, particulièrement des softas, dont le nombre grandissait à vue d'œil. Vers deux heures, la foule était si compacte (20,000 personnes au moins), qu'il était impossible de circuler. Très-peu de chrétiens dans la foule.

Le calme le plus parfait n'a cessé de régner tout le temps de l'attente. A voir cette foule si calme, si tranquille et si digne, on n'aurait jamais cru que, la veille, elle renversait un ministère dans un pays purement autocratique. C'est un exemple à suivre ; la population musulmane a mérité, ce jour-là, la plus grande admiration de l'Europe entière.

Vers trois heures et demie arriva le grand-vizir, ainsi que le nouveau Scheikh-UI-Islam et le ministre de la guerre avec le Serdar-Ekrem (généralissime).

Le cortège se rendit, au milieu du plus

grand silence, à la Sublime-Porte, où a eu lieu la lecture du firman, suivie d'une prière faite par le Cheikh-UI-Islam ; après quoi les divers fonctionnaires du gouvernement vinrent présenter leurs félicitations au nouveau grand-vizir.

### LES PAUVRES EN HABIT NOIR

Le travail a manqué partout ; les foyers sont éteints et le garde-manger est vide. Les enfants pleurent durant la nuit ; ils ont froid, ils ont faim et les parents tâchent de les calmer en leur faisant partager un espoir qu'ils n'ont pas. Cela dure depuis bien des jours et bien des nuits ; la souffrance augmente et devient insupportable : on ne peut pas laisser mourir toute cette famille.

Il faut aller tendre la main.

Cela est dur, mais inévitable.

Le plus souvent, c'est la mère qui se sacrifie ; car, dans toutes ces circonstances, la femme est plus courageuse que l'homme. La pauvre femme s'est donc mise en route, bien mal vêtue pour affronter le froid terrible qui glace même les mieux couverts. Ses doigts se bleuissent, ses dents claquent dans sa bouche, ses pieds s'engourdissent et peuvent à peine la soutenir ; n'importe, il faut qu'elle attende, en dehors du seuil, pendant qu'on cherche s'il y a quelque chose à donner, pour revenir lui dire, la plupart du temps, qu'il ne reste plus rien.

La journée est longue, dure, cruelle. Mais, en fin de compte, la femme, le soir, n'arrive pas chez elle les mains vides. Elle peut apaiser la faim de ses enfants et acheter, sinon du bois, du moins une bougie où l'on se réchauffe les mains, et qui enlève à la misère ce que les ténèbres lui ajoutent d'horreur.

Le lendemain, s'il n'y a pas de travail, eh ! bien, elle recommencera. C'est une chose affreuse et triste ; mais il y a toujours cette consolation : on sait que personne ne laisse mourir de faim le pauvre qui demande, et la force morale reçoit de cette idée un grand appui.

Mais il y a une autre misère bien plus effrayante, une souffrance bien plus terrible encore que celle-là : c'est la souffrance, c'est la misère du pauvre qui ne demande pas. Celui-là, vous le coudoyez tous les jours dans la rue ; il est mis comme vous, vous le saluez, vous lui parlez. Il sourit rarement ; il rira plutôt aux éclats et de ce rire nerveux qui ne procède pas des sources ordinaires.

Il est parti de chez lui depuis le matin ; voilà trois jours qu'on n'a pas mangé et qu'on est sans feu dans la maison. Il erre par les rues, plein du désir de rentrer pour avoir des nouvelles, et craignant, d'un autre côté, de repaître les mains vides devant les siens. Il marche ; il va, vient et retourne, un peu sans savoir ce qu'il fait, espérant, désespérant, puis reprenant l'espoir. Il a cherché de l'emploi, il s'est adressé partout ; sans trop insister, cependant, car on est toujours porté à redouter un peu les gens que la nécessité a l'air de presser ; et il est rare qu'on ne fasse pas attendre très-longtemps ceux qui ont besoin de suite, tandis qu'on tient à satisfaire sur-le-champ les indépendants qui paraissent pouvoir attendre. Il sait bien que s'il allait tout d'un coup exposer sa misère, on lui offrirait une pièce d'argent ou du pain. Mais c'est un acte qui aurait une conséquence terrible pour son avenir et celui de sa famille. Il est entendu que les personnes d'une certaine position ne peuvent pas demander, et doivent mourir plutôt que de s'adresser à la charité publique.

Étrange contradiction des préjugés humains ! Le pauvre vole et il est déshonoré ; il demande et reçoit, c'est tout naturel, et personne ne songe, pour cela, à l'humilier. Le riche filoute, escroque ; s'il est assez habile pour ne pas se brouiller avec la justice, on le considère, on l'honore. Mais que, dans un moment de détresse, à bout de tous moyens, il demande un morceau de pain pour empêcher sa famille de mourir, il est, pour ainsi dire, déshonoré, et cet acte, si simple en lui-même, restera contre lui pendant toute sa vie.

C'est un préjugé ; tout le monde paraît s'en moquer, et, cependant, tout le monde est forcé de le subir. De même, cette pluie fine dont on rit et dont on dit : "Ce n'est rien," finit néanmoins par tremper aussi bien que la plus forte averse.

Ce n'est pas tout.

Le pauvre ordinaire ira demander du travail avec un habit troué, un chapeau sale ou des bottes déchirées, personne ne s'en étonnera. Mais que l'homme qui est censé vivre à l'aise se présente pour offrir ses services, dans un costume seulement un peu râpé, on y trouvera de suite les traces, les conséquences de quelque vice, et on éconduira le solliciteur, quelquefois poliment, le plus souvent avec un brusque sans-gêne.

Dans ce monde, pour une certaine classe, du moins, et quoi qu'en dise le proverbe, c'est bien réellement l'habit qui fait le moine. Et, pour un grand nombre de ces météores qui brillent dans nos salons et sur les rues, la question est de savoir s'ils iront d'abord emmieller le tailleur et se procurer un superbe costume pour aller éblouir le chapelier, le bottier et le bijoutier, ou bien s'ils commenceront par séduire le bijoutier afin de se faire appuyer par une grosse chaîne d'or, ou un superbe solitaire auprès de leurs autres victimes.

Généralement, on commence par le costume complet, qui, à lui seul, en impose plus qu'une épingle en diamant sur une chemise déchirée ou sur une cravate qui ressemble aux vieux drapeaux suspendus dans les cathédrales.

On dit, d'ailleurs, en vous voyant : Quel costume sévère ! ce doit être un homme économe et rangé !

Le pauvre, lui, subit les conséquences de ces sottes idées ; et, pendant que sa famille meurt de faim, il est obligé de s'acheter un chapeau neuf ; car c'est peut-être de ce chapeau que va dépendre l'avenir des siens.

Et ce n'est pas là une des moins poignantes douleurs.

En attendant, il vend une à une ses hardes de dessous. Il a mis sa montre au mont-de-piété, et, quand on lui demande l'heure, il peste contre l'orfèvre qui, dit-il, l'a depuis huit grands jours pour la réparer. Bien des petits souvenirs ont passé depuis quelque temps. On a commencé par les choses les moins utiles et auxquelles on tenait le moins, pour en arriver, successivement, aux choses les plus chères et les plus indispensables. De tout, on n'a conservé que l'extérieur ; le reste est allé entre les mains des brocanteurs et des fripiers.

Si triste que soit cette position, elle n'est pas, toutefois, désespérée. Mais il vient un jour plus triste encore, c'est celui où il n'y a plus rien à vendre. On aura peut-être une ressource pour un mois au plus ; car le boulanger et le laitier iront bien encore jusque-là : ces gens ont généralement bon cœur. Est-ce leur état même qui en est la cause ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que, de tous les fournisseurs de la famille, le boulanger et le laitier sont ceux qui persistent le plus longtemps après que l'argent a cessé de se montrer.

Mais cela même vient à prendre fin. Le boulanger et le laitier se sont lassés comme les autres : il n'y a plus rien à manger, il fait froid et les enfants pleurent.

Le pauvre homme part ; car ici, la femme, malgré son courage, n'y peut plus rien. Où aller ? A qui s'adresser ? Il a déjà parcouru toute la ville ; il a déjà demandé à tout le monde. Sur la rue, il rencontre des amis avec lesquels il lui faut causer en souriant tandis qu'il a la faim dans les entrailles et le désespoir au cœur.

Il entre quelque part où on lui offre à dîner et s'excuse en disant qu'il sort de table ; mais le véritable motif de son refus, c'est qu'il craint de se trahir par sa voracité ; c'est qu'il a peur, surtout, de ne pas pouvoir résister à l'envie de glisser quelque chose dans ses poches pour les petits et leur mère. S'il rencontre quelqu'un, il peut bien lui dire : "J'ai oublié ma bourse, et il me faut de suite cinquante sous ; faites-moi donc le plaisir de me les

prêter." Malheureusement, voilà deux mois qu'il use de ce petit stratagème, qui ne peut se pratiquer qu'une fois sur chaque individu.

Il revient chez lui, écoute à la porte et n'ose pas entrer parce qu'il entend pleurer. Il retourne sur ses pas et le voilà encore errant par les rues. Les douleurs physiques et morales qu'il endure lui donnent une espèce d'hallucination. Il voit passer devant ses yeux des nébuleuses faites de pièces d'argent. Il se baisse pour ramasser des louis d'or qui reluisent à ses pieds et qui s'enfoncent sous la neige à mesure que sa main s'approche. Il introduit fiévreusement ses doigts dans son gousset, certain d'y sentir le contact du précieux métal. Les rues lui paraissent immenses ou toutes resserrées ; le sol s'élève ou s'abaisse lorsqu'il veut y poser le pied. Tout ce qui l'entoure revêt des formes fantastiques et produit un bourdonnement étrange ; ses tempes se serrent et des sueurs froides perlent sur son front ; son œil commence à avoir cette fixité que l'on remarque chez les gens qui concentrent les dernières forces d'une raison qui leur échappe, pour tenter de dissimuler ce départ. Il marche et parle avec cette précaution exagérée de l'homme à qui le vin commence à paralyser la langue et les jambes.

Dans cinq minutes, cet homme va se laisser choir ou plutôt se sentir écraser sous le fardeau qui l'opprime. S'il est près de chez lui, tant mieux ; car voici ce qui va arriver. Dès qu'il sera tombé, on le transportera à sa maison ; des étrangers — ce sont toujours des étrangers qui rendent ces services — le porteront sur son lit ; on demandera du vin, du bouillon, du vinaigre, je ne sais quoi ; la pauvre femme, qui n'a rien de tout cela, pleurera ; les enfants, en voyant leur père presque mort et leur mère se lamenter, vont pleurer encore plus fort. Qui sait ? le plus petit, malgré tous les efforts de sa mère pour le calmer, va peut-être dire le mot terrible : j'ai faim ! L'horrible situation va être mise à nu : c'est inévitable. Les étrangers vont offrir les premiers secours, puis les amis, puis les parents. Bref, voilà une famille sauvée d'une mort effrayante et mise à l'abri de la faim pour un mois, ou peut-être plus. Pendant ce mois, il peut se produire bien des choses. Le temps marche vite, mais les événements vont vite aussi. Il ne faut jamais être trop certain d'atteindre son but ; mais, d'un autre côté, il ne faut jamais en désespérer quand on a encore un jour devant soi.

Cependant, il peut arriver — et il en est généralement ainsi — que le délire ne dirige pas la course du pauvre homme vers le voisinage de sa demeure. S'il y a une rivière, c'est presque toujours là qu'il descend. Y a-t-il, dans ces eaux sombres et froides, un magnétisme qui agit sur le cerveau ébranlé, un vertige attirant comme le vertige des abîmes ? Je ne sais pas, mais l'homme descendra vers l'eau.

Il se baissera, peut-être pour ramasser une de ces pièces d'or qui miroitaient tout à l'heure devant lui, ou s'élancera pour saisir une apparition qui passe devant ses yeux troublés, l'image de sa femme, de ses enfants... Il se produit un bruit sourd : c'est fini. Dieu a jugé cette victime de la faim et des préjugés humains.

Les jugements de Dieu sont plus justes que ceux des hommes.

Le lendemain, les journaux rapporteront ce triste accident, et, un mois après, les amis les plus proches même l'auront complètement oublié.

NAPOLÉON LEGENDRE.

—Gygès réédite, dans *Paris-Journal*, un mot fort amusant :

Entre deux gamins de Belleville :  
L'un d'eux a sur la tête une belle casquette neuve.

—Cristi, lui dit son camarade, ça doit te coûter cher, une riche casquette comme ça : dis, combien ?

—Je ne sais pas. Le marchand n'était pas là quand je m'en suis payée.

—Sachez, pour vot' gouverne, qu'un cavalier doit toujours avoir l'œil sur les oreilles de son cheval.

—L'œil ?... et oustqu' faut-il mettre l'autre, mar-gis ?

—L'autre ?... que vous pouvez *ad libitum* le porter du côté de la queue, si vous voulez.